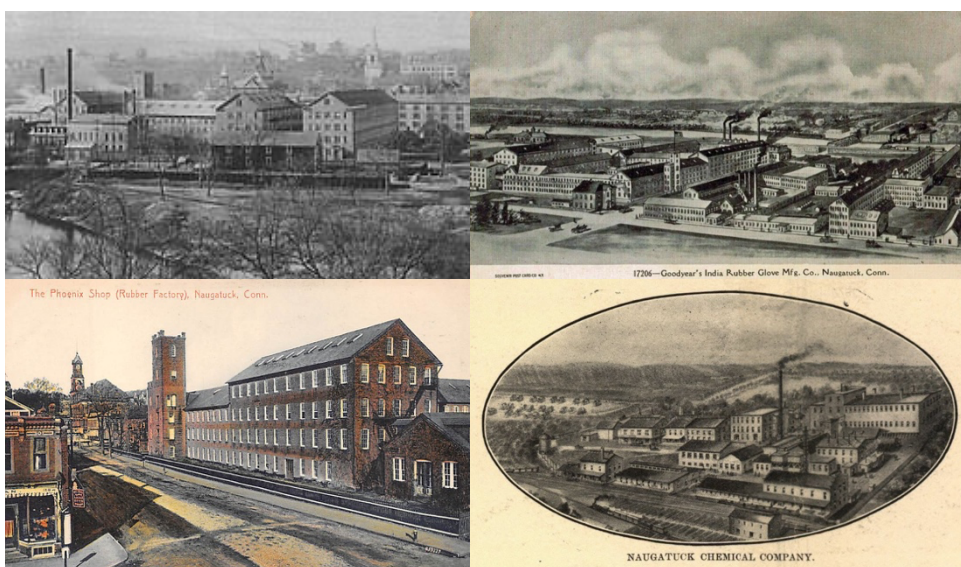


1925-2025

UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

#124 | 6 MAI 1925



Je ne connais personne de mon entourage qui soit allé visiter Naugatuck, Connecticut, à mi-chemin entre Providence et New York, et perle de la chimie industrielle dès ce début de siècle. Et pourtant, c'est le nom de cette ville qu'emportent avec elles, et toute la misère ouvrière, ces deux gamines retrouvée shier à Grand Central, au moment même que Lovecraft y raccompagne Sonia. La ville figure dans la nomenclature qui ouvre le calepin de Lovecraft : 15 890 habitants. Côté villes industrielles plus tard, c'est Lowell qu'arpentera Lovecraft (il y a de la famille), y croisant peut-être Kerouac enfant.

[1925, mercredi 6 mai]

Up early — SL — GK — RK — call — out with SL — John's — 4th Ave — Museum — walk to 59th St — Bickford's — bookstalls — Downing St — meet GK — MK — O'Malley's — McNeil's — all près. excp. Sonny — Morton lv — adjourn to cafeteria — take subway home — disperse — read & retire.

Levé tôt. Visite de Loveman, Kirk, Kleiner. Je sors avec Loveman, rendez-vous au Johnson puis au musée de la 4ème avenue. De là on remonte jusqu'à la 59ème, librairie d'occasion Bockford puis d'autres. Retour Downing Street, je retrouve Kirk avec Martin Kamin, on passe chez O'Malley puis chez McNeil. Tous présents sauf Belknap. Quand Morton repart, on va à la cafétéria puis on rentre Brooklyn en métro et chacun chez soi. Lecture et couché.

Comme on aurait envie, une telle journée (mais Sonia est repartie la veille, c'est comme s'il fallait s'assurer presque comptablement ou militairement (tous présents, dispersion...) de la communauté des Boys, le Kalem Club qui sera pour Lovecraft, mais probablement moins pour les autres, une sorte de famille de compensation. Est-ce que lorsqu'ils sont ensemble et que la voix aiguë de Lovecraft recouvre celle des autres, ils parlent d'écriture ? Dans les lettres, on a sans cesse ces aperçus qui nous font nous-mêmes basculer dans la nuit du livre : « Le passé est là — il est tout ce qui est » (comment traduire autrement : *The past is real — it is all there is* ?) Lovecraft parle à ce moment de ce bref texte d'une seule coulée flamboyante de prose, *Azatoth* (écrit en 1922, publication posthume en 1938, dans l'influence du *Vathek* de Beckford) et il a cette réflexion importante : « je crois que je quitte le monde quand j'écris, et que mon esprit n'est pas tourné vers la littérature, mais vers les rêves que je faisais quand j'avais six ans ou moins — les rêves qui avaient suivi ma découverte de Sinbad, Agib, Ali-Baba et les autres contes des *Mille et Une Nuits*. » Les *Arabian Nights* que justement il lit ces temps-ci, dans l'exemplaire prêté par Morton. Se détourner de la littérature, mais lesté de tout ce qu'on sait de ses prouesses et son usage, pour descendre en soi-même où on rêvait : alors ce qu'on écrit n'est pas fiction surnaturelle, mais ce sentiment même du rêve, si total dans l'être que nous étions. Alors oui, une fois de plus ces rendez-vous pour lui à valeur si importante qu'il souhaiterait quasiment en tenir le registre des présences. Première apparition de Martin Kamin : lui et sa femme Sara vont ouvrir dans un mois une librairie, et Kirk sera leur associé, en tout cas au moins le temps de finaliser son propre projet. Mais pas de piste

pour O'Malley : lieu, auteur ? Est-ce que les histoires d'enfants perdus, quand elles finissent bien, nous donnent en contrepoint quelque chose de la dureté et des lois des hommes dans l'énormité ou le gigantisme de la ville ? On reprend celle-ci avec bonheur. Dans le journal aussi : le public noir parqué séparément dans une salle de concert, les chanteurs et chanteuses quittent la scène. Un suicide annonceur de quelques scènes futures sur « l'héréseau » : faire à soi-même ce qu'on a vu faire dans un film...

New York Times, 6 mai 1925. Deux petites fugueuses, Margaret Roach, 9 ans, et Peggy McDermott, 7 ans, venues de Naugatuck dans le Connecticut, à la recherche du père de Margaret, ont été prises en charge hier par la Société d'aide aux voyageurs à leur arrivée au terminus de Grand Central. Les deux petites voyageuses, qui avaient seulement 27 cents sur elles, ont attiré l'attention d'un autre voyageur, qui les a conduites au guichet d'aide aux voyageurs de la gare. À ce moment-là, les deux fillettes étaient en pleurs et terrorisées par la foule autour d'elles. La petite Peggy pleurait le plus, et a commencé à gémir qu'elle voulait retourner à la maison « voir papa et maman ». Elles ont repris leurs esprits une fois installées dans la salle d'accueil de la Société d'aide aux voyageurs, au 142 de la 44ème rue Est, après qu'on leur ait servi une soupe chaude et un pudding aux raisins. Les deux étaient habillées dans leurs plus beaux habits du dimanche et Margaret, qui agissait comme leur porte-parole, portait un sac en cuir dans lequel elle avait précautionneusement emballé toutes ses possessions, y compris sa robe de confirmation. Les deux fillettes restèrent assises et silencieuses pendant qu'on faisait une tentative pour retrouver son père. Margaret avait donné un papier sur lequel était écrit son nom, Garrett Roach, et une adresse, 776 137ème rue Ouest. Mais quand on découvrit que ce numéro n'existait pas, il fallut bien les questionner plus. « Qu'est-ce que fait ton père à New York, demanda-t-on ? — Il lave des chemises, répondit Margaret. » Et puis elle raconta son histoire d'une voix tremblante : « Ma mère est morte il n'y a pas longtemps, depuis je vis avec ma tante, Mme Mary Joyce, qui travaille dans une usine de gants à Naugatuck. Mes quatre frères sont dans un foyer à Long Island, et mon frère aîné, Jimmy, est venu à New York avec mon père. Je leur ai écrit beaucoup de cartes, mais ils n'ont jamais répondu. Je me sentais seule sans mon père, alors je suis venue à New York le chercher. » Margaret s'est interrompue pour sécher ses larmes, et a repris : « J'ai acheté nos billets avec 3 dollars que ma tante m'avait donné, mais le monsieur à la gare ne m'a rendu que 2 cents. Peggy avait un quarter, on comptait s'en servir pour rejoindre la maison de mon père avec le trolley. Je me suis levée à 6 heures ce matin, et j'ai attendu que ma tante soit partie à l'usine pour faire mon bagage. J'ai croisé Peggy sur le chemin de l'école et elle est venue avec moi. » Les enfants resteront à la Société d'aide aux voyageurs le temps que leurs parents de Naugatuck viennent les reprendre.

NEGRO SINGERS QUIT WOMEN'S CONCERT

100 From Hampton, Howard
and Tuskegee Charge Segrega-
tion by International Council.

RESOLUTIONS URGE LEAGUE

Inclusion of Every Nation Put as
Aim of Washington Session—
World Court Pressed.

Special to The New York Times.
WASHINGTON, May 5.—One hundred
Negroes from Richmond and Hampton,
Va., and Tuskegee, Ala., students and
graduates of Howard and Hampton Uni-
versities and the Tuskegee School, de-
clined to sing tonight before the Inter-
national Council of Women, in session
here, charging discrimination in that
they said they had been segregated in
the audience before being called upon to
take their part in a program of American
music arranged for the foreign
delegates.

When the time came for the negroes
to sing plantation songs, lullabies and
spirituals Miss Hallie Q. Brown of Ohio
announced from the stage that they had
declined to participate in the program
because of their segregation. Thereupon
the negroes left the hall and the program
continued, including Indian melodies
sung by Sioux from the Pine Ridge
Agency, period dances and modern
American compositions.

Several weeks ago it was declared that
the negroes would be permitted to have
seats in the body of the audience. When
they appeared tonight they were seated
together in a space reserved for them,
which, it was charged, was apart from
the delegates and others of the audience.

Resolutions on World Policy.

During the day's session resolutions
were approved in committees of the
council, calling upon members to work
for the inclusion of all nations in the
League of Nations, to urge the adherence
of their Governments to the World
Court and to accept gradual arms re-
ductions as the only effective approach
to general disarmament.

The resolutions, which were passed by
the Standing Committee on Peace, to-
gether with others from the Committee
on Trades and Professions, will be put
later before the Council.

The resolution referring to the League
said:
"The International Council urges its
constituent members to make every ef-
fort to promote the highest ideals of the
League and to use all their influence to
procure the speedy inclusion of all na-
tions."

The resolution on disarmament said
that the Council, "while recognizing that
general disarmament is the ideal to be
aimed at, considers that it might be
preceded by a gradual and general re-
duction of armaments under effective
control to be agreed upon by the re-
spective Governments and the League of
Nations."

BOY FOUND HANGED; MAY BE FILM VICTIM

Relatives Think He Had Tried
to Do Some Feat He Had
Seen in a 'Picture.'

SCHOOLBOY, 16 YEARS OLD

Richard Goldman Arranged a Noose
Over a Bathroom Transom and
Was Dead When Found.

Richard Goldman, a sixteen-year-old
boy, was found dead yesterday, his body
hanging by a stout cord from the tran-
som of the bathroom in the apartment
of his grandmother, Mrs. Dea Grabfelder,
at 276 Riverside Drive at 100th Street.

Fun loving and constantly imitating
feats performed on the motion picture
screen, the boy, his relatives believe,
lost his life while attempting some
stunt, an opinion that the police are
inclined to hold.

Mrs. Grabfelder had reared Richard
since he was 2 years old. His father,
Louis G. Goldman, lives with two
daughters at 150 State Street, Flushing.
He is an official in the Betty Wales
Company. Richard was a student at
the Franklin School, Eighty-ninth Street
and Riverside Drive, where he was pre-
paring to enter Columbia University.

His aunt went to Flushing early in
the afternoon and asked Richard to go
with her. He declined and told of his
engagement to go out with a young wo-
man. After his aunt left he got out his
dress suit and laid it carefully across
the bed in his room. He told the maid
he intended to take a bath and then
dress for the evening.

It was 5 o'clock in the afternoon when
Mrs. Grabfelder returned. She asked
where her nephew was and the maid
told her that he had gone into the
bathroom. Failing to get a response to
her knocks on the door she called Fred
Fleck, her chauffeur. He broke the
glass and unlocked the door.

The body of the boy was found hang-
ing just inside the door. He had tied
one end of a cord to the outside knob,
made a slip knot in the other end and
thrown it over the transom. He had
apparently stood on a small packing box
and fastened the noose about his neck.
The closing of the door drew the cord
taut and lifted his feet a few inches off
the box.

Dr. Austre of Knickerbocker Hospital
said that the boy had been dead about
an hour when his body was found. His
uncle Everett Griff, who lived in the
apartment, said last evening that
Richard had a fondness for the stunts
performed on the screen and he never
saw anything difficult portrayed but
that he came home and attempted to
duplicate it.

The police record at the West 100th
Street station gave no motive, the entry
simply being followed by the notation,
"nothing suspicious." The Medical Ex-
aminer is investigating.

TWO RUNAWAY GIRLS ARRIVE HERE CRYING

Came From a Connecticut Town
to Find the Missing Father
of One of Them.

Two little runaways, Margaret Roach,
9 years old, and Peggy McDermott, 7,
who came from Naugatuck, Conn., to
look for Margaret's father, were taken
in charge yesterday on their arrival at
the Grand Central Terminal by the
Travelers' Aid Society.

The two tiny travelers, who had only
27 cents between them, attracted the at-
tention of a fellow-passenger, who
brought them to the Travelers' Aid desk
at the terminal. By this time both of
the children were in tears and bewil-
dered at the life teeming around them.
Little Peggy cried the harder, and be-
tween sobs she said she wanted to go
back home to her "mamma and papa."

They became more composed after
being taken to the guest rooms of the
Travelers' Aid, at 142 East Forty-fourth
Street, especially after partaking of
some hot soup and raisin pudding. Both
were dressed in their Sunday best, and
Margaret, who acted as spokesman, car-
ried a big leather bag in which she had
carefully packed all of her belongings,
including a confirmation dress.

The girls sat in silence beside the
black bag while an official attempt was
made to find Margaret's father. Mar-
garet had a piece of paper on which his
name was given as Garret Roach, 776
West 137th Street. But when the offi-
cials found there was no such num-
ber they questioned her further.

"What does your father do in New
York?" she was asked.

"He shovels dirt," replied Margaret.
When she told her story in a quivering
voice:

"My mamma died not so long ago, and
I have been living with my aunt, Miss
Mary Joyce, who works in a glove fac-
tory in Naugatuck. My four brothers
are in a home on Long Island, and my
oldest brother, Jimmy, came to New
York with my daddy. I wrote many
cards to my father and brother, but they
never answered them. I got lonesome
for my daddy, so I came to New York
to find him."

Margaret paused to wipe away her
tears and then resumed:

"I bought our tickets with \$3 which
Aunt Mary gave me, and the man at
the station only gave me 2 cents back.
Peggy had a quarter, so we meant to
use that to go to daddy's house on the
trolley."

"I got up at 6 o'clock this morning,
and I waited till my aunt had gone to
work before I started to pack. Peggy
stopped in on her way to school and
came with me."

The children are being held by the
Travelers' Aid Society until their rela-
tives in Naugatuck send for them.

ANNEXE

« *L'homme oublié de la littérature française* »,
S.T. Joshi, introduction à son anthologie de nouvelles
de Maurice Level, « 33 heures avec un cadavre »

Maurice Level (1875-1926) est l'homme oublié de la littérature française. Bien qu'il ait publié treize romans, des dizaines de pièces de théâtre et des centaines de nouvelles, et qu'il ait été l'une des vedettes du célèbre théâtre du Grand Guignol à Paris, Level est aujourd'hui pratiquement inconnu. Il n'apparaît dans aucun dictionnaire ou encyclopédie de littérature française en anglais, et, chose incroyable, il ne figure même pas dans les encyclopédies françaises en plusieurs volumes, pourtant réputées faire autorité en la matière. Aucun article ne lui a été consacré dans une revue universitaire, et les éléments les plus élémentaires de sa vie sont inconnus. Tout ce que nous avons, ce sont ses œuvres.

Et pourtant, Level a joui d'une popularité remarquable dans le monde anglophone au cours des deuxième et troisième décennies du XX^e siècle, lorsque deux romans, *The Grip of Fear* (1911) et *Those Who Return* (1923), ont été traduits, ainsi qu'un recueil de nouvelles, publié d'abord en Angleterre sous le titre *Crises* (1920), puis aux États-Unis la même année sous le titre *Tales of Mystery and Horror*. (Pour ajouter à l'étrangeté, les histoires de Level ne sont jamais parues dans un recueil en français.) En 1921, H. P. Lovecraft, qui avouait n'avoir encore lu aucune des œuvres de Level, lui rendit un hommage appuyé, basé uniquement sur sa réputation grandissante :

« Non, je n'ai jamais lu une seule nouvelle de M. Maurice, mais j'ai très envie de le faire depuis que j'ai vu l'annonce de son recueil dans les critiques il y a environ un an. [...] J'ai le plus profond respect pour M. Level — j'aimerais pouvoir créer des intrigues aussi délicieuses que les siennes ! Quel soulagement de s'échapper des banalités pitoyables des contes américains pour enfants du dimanche, futiles, superficiels, moralisateurs, prétentieux, sentimentaux, romantiques et empreints d'idées fausses, pour découvrir quelque chose qui creuse réellement sous la surface illusoire des valeurs conventionnelles et des motivations feintes, et qui secoue les fibres mêmes de l'animal humain ! »

Lovecraft poursuit ici longuement, mais cela suffit pour donner une idée de l'impression que la simple réputation de Level a faite sur un artiste aussi sensible à l'étrange, au terrible et à l'anticonformisme que Lovecraft.

Dans *L'horreur surnaturelle dans la littérature* (1927), la réponse de Lovecraft est un peu plus modérée. En discutant du conte cruel, « dans lequel le

déchirement des émotions est accompli par des tentations dramatiques, des frustrations et des horreurs physiques effroyables », il poursuit en écrivant : « L'écrivain Maurice Level, dont les très courts épisodes se prêtent si facilement à une adaptation théâtrale dans les « thrillers » du Grand Guignol, se consacre presque entièrement à cette forme. » Le fait que Level évitait totalement le surnaturel dans son œuvre rendait cette réponse nécessaire, car Lovecraft doutait fortement que l'horreur non surnaturelle, aussi « macabre » ou extrême soit-elle, puisse jamais constituer une branche légitime du « conte étrange ».

Comme nous l'avons mentionné, nous ne savons pratiquement rien de la vie de Level, si ce n'est qu'il a étudié la médecine pendant un certain temps, ce qui ressort clairement dans plusieurs de ses récits. On ne sait pas exactement quand il a commencé à fréquenter le théâtre du Grand Guignol, mais sa première pièce publiée semble dater de 1906. L'histoire du théâtre du Grand Guignol a été retracée dans plusieurs ouvrages, qui nous apprennent beaucoup de choses indirectement intéressantes pour l'étude de Level et de son œuvre. Le théâtre a été fondé en 1897 par Oscar Méténier, mais a été repris deux ans plus tard par Max Maurey. Malgré sa réputation de se concentrer sur la mort, la folie et l'érotisme, le programme d'une soirée moyenne au théâtre comprenait généralement une comédie. (Aucune des histoires de Level qui ont été traduites en anglais n'est une comédie, à l'exception peut-être d'un seul exemple, « *The Appalling Gift* »). Sinon, le programme comprenait presque exclusivement des pièces en un acte, exactement le genre qui convenait aux intrigues intenses et bien construites que l'on trouve dans les récits de Level. Le théâtre a connu son apogée dans les deux décennies qui ont suivi la Première Guerre mondiale, mais il a décliné dans les années 1930, notamment avec l'avènement du cinéma parlant et des films d'horreur. Il a toutefois continué à fonctionner pendant plusieurs décennies, avant de fermer ses portes en 1962.

Level n'était pas le contributeur le plus prolifique du Grand Guignol ; cet honneur revient à André de Lorde, dont la production totale comprend plus de 150 pièces, romans et autres œuvres. Mais les pièces de Level ont été parmi les plus grands succès du théâtre ; l'une d'elles, *Sous la lumière rouge* (basée sur l'histoire traduite en anglais sous le titre *In the Light of the Red Lamp*), a été créée en 1911, tandis que *The Last Kiss* a été créée l'année suivante. Il semble que Level ait d'abord écrit ses histoires, les publiant dans des magazines et des journaux (en particulier le journal parisien *Le Journal*), puis les ait adaptées en pièces de théâtre, parfois avec l'aide d'un collaborateur. À notre

connaissance, seules huit de ses pièces ont été publiées. L'une d'elles, *Lady Madeline* (1908), présente un intérêt particulier car il s'agit d'une adaptation théâtrale de *La Chute de la maison Usher* de Poe.

Il est difficile de caractériser l'œuvre de Level, si ce n'est pour dire que l'accent mis sans relâche sur le crime, la haine, la vengeance et leurs effets psychologiques constitue sa contribution distinctive à la littérature. C'est le thème central de son premier roman, *L'Épouvante* (1908), traduit sous le titre *The Grip of Fear*, bien que son titre signifie simplement « terreur » ou « effroi ». Dans cette œuvre, un journaliste, tombé par hasard sur un meurtre non élucidé, plante délibérément des preuves le désignant comme l'auteur du crime, simplement pour goûter au frisson d'être traqué par la police. Le journaliste, Onésimus Coche, imagine toujours qu'il pourra révéler la vérité à la police si les choses vont trop loin, mais il se rend compte que ses émotions prennent le dessus à mesure que l'étau se resserre autour de son cou. Il commence à craquer sous la pression, et on dit de lui vers la fin : « Dès le début, Coche n'avait qu'un seul ennemi : son imagination. »

Mais malgré la qualité de ce roman, la réputation de Level reposera probablement sur ses contes, qui ont au moins la concision et « l'unité d'effet » qu'Edgar Allan Poe considérait comme la caractéristique distinctive de la nouvelle. Les influences littéraires immédiates de Level à cet égard étaient probablement Guy de Maupassant (cité dans *Ceux qui reviennent*) et Villiers de l'Isle-Adam, maître du conte cruel, dont l'œuvre a précédé celle de Level de quelques décennies ; mais ces deux écrivains eux-mêmes s'inspiraient largement de la perfection structurelle des nouvelles de Poe pour leurs propres œuvres, et Level le faisait manifestement aussi. Sans un mot de trop, les récits de Level progressent de la première scène à la dernière d'une manière qui met pleinement en évidence le conflit émotionnel qui les anime, mais sans les digressions et les digressions qui gâchent souvent même les romans les plus accomplis. Les récits de Level révèlent une telle économie de moyens que rien ne pourrait y être ajouté ou retiré sans détruire leur structure même.

L'accent mis sur la terreur, même si elle est clairement non surnaturelle, rend la lecture des récits de Level parfois pénible. Ce n'est pas qu'il y ait un excès de violence physique : *The Last Kiss* est probablement le plus extrême à cet égard, avec sa description sans concession des effets hideux de l'acide jeté sur le visage d'un homme (puis d'une femme). *The Kennel* est horrible dans sa suggestion d'un cadavre donné à manger à des chiens affamés. Mais au-delà de cela, la terreur dans les récits de Level est principalement psychologique : la terreur d'une prostituée pauvre contrainte de se livrer au bourreau de son

amant ; la terreur d'un homme découvrant la preuve irréfutable que son amante a été enterrée vivante ; la terreur qu'éprouve une mère lorsqu'elle soupçonne que son nouveau-né est l'enfant d'un fou... Bon nombre des scénarios imaginés par Level peuvent sembler quelque peu artificiels et tirés par les cheveux, mais son objectif est d'étudier les émotions extrêmes de ceux qui sont confrontés à la folie, à la culpabilité et à la paranoïa.

Il y a un élément social considérable dans beaucoup des récits de Level, un élément qui les relie également au souci de naturalisme du Grand Guignol, un mouvement littéraire qui mettait l'accent sur le sort des exclus et des pauvres et cherchait à montrer la dureté et l'injustice d'un tissu social fondé sur des inégalités radicales en matière de richesse et de position sociale. Beaucoup d'histoires de Level mettent en scène des mendiants ou d'autres personnages en marge de la société qui sombrent dans le crime pour se venger d'une société qui ne leur a laissé aucun autre moyen de lutter contre les inégalités économiques. *Le Mendiant* est emblématique à cet égard : un mendiant tente en vain de venir en aide à un homme écrasé par une charrette renversée, mais il est chassé par la famille de l'homme qui pense qu'il cherche seulement à obtenir de l'argent. À la fin, le mendiant ne peut qu'exprimer une certaine satisfaction ironique que la famille de l'homme ait en fait causé sa mort.

Dans les contes écrits pendant et après la Première Guerre mondiale, Maurice Level adapte habilement son style sanglant et dramatique à des récits sombres et poignants liés à la guerre. Ses fins surprenantes, avec des rebondissements soudains et des dénouements inattendus, fonctionnent bien dans le contexte de la guerre. La profonde rancœur des Français humiliés par l'occupation et la brutalité allemandes est mise en évidence dans plusieurs contes. Il serait intéressant de savoir si certains d'entre eux ont été adaptés pour le Grand Guignol.

Maurice Level est resté une figure marquante même après sa mort prématurée. Sa pièce *Le Baiser dans la nuit* a été jouée jusqu'en 1938 au Théâtre du Grand Guignol et a même été adaptée (librement et sans mention de l'auteur) en bande dessinée. Mais au-delà des trois volumes déjà mentionnés, aucune de ses œuvres n'a été publiée en anglais sous forme de livre après 1923, et seules quelques nouvelles éparses ont paru dans des magazines anglophones à la fin des années 1920 et dans les années 1930. (Trois d'entre elles ont été publiées dans le célèbre magazine américain *Weird Tales*.) Mais parmi les amateurs de suspense psychologique et de macabre, l'œuvre de Level a toujours suscité un intérêt discret, et il a refusé de tomber dans l'oubli. Le présent volume, qui contient pratiquement toutes les nouvelles de Level traduites en anglais,

devrait confirmer que cet intérêt est bien mérité. Peu d'auteurs ont fait preuve d'une plus grande acuité psychologique, d'un plus grand savoir-faire dans l'écriture de nouvelles et d'un regard plus implacable sur les crimes grotesques que les passions humaines sont capables d'engendrer ; et peu ont su mettre en scène ces crimes et ces passions avec un tel talent artistique.

FATHER OF 21 A BIGAMIST.

**Former Army Cook Pleads Guilty
—Gets Prison Term.**

John J. Semms, 54 years old, of 315 West Fifteenth Street, was sentenced to from two to four years in Sing Sing yesterday in General Sessions on his plea of guilty before Judge Mancuso to an indictment for bigamy. Semms, according to statements made in court, is the father of twenty-one children. He was a widower with two children when on April 2, 1896, he married sixteen-year-old Mamie Thompson in St. John's Lutheran Church, Paterson, N. J. Fifteen children were born of this marriage, but Semms made little effort to provide for them and when he was placed on probation for non-support in 1920 he became an army cook at Governors Island.

In March of that year he met Loretta O'Connor, twenty years his junior, in Battery Park. She told Judge Mancuso that she married Semms a short time later as a matter of patriotism. They had two children. Semms not only failed to provide for this family but made Loretta provide him with spending money. Loretta met Semms one day early this year with another woman and two children and she began an investigation which resulted in the discovery that he had another wife.